Esquisses
pittoresques et descriptives
de la ville
et des environs
de Naples





PUBLIÉES À NAPLES

Par MM.rs Cuciniello et Bianchi

1832.

On en trouve le dépot chez les éditeurs

Vico S. Spirito N.° 49



ESQUISSES

Pittoresques & descriptives

de la

VILLE DE NAPLES

et de

ses environs.



Premiere partie.

CHEMIN DE NAPLES A CUMES

A SON EXCELLENCE

MONSIEUR LE DUC DE MIRANDA

JOSEPH DE MÉDICIS,

CHAMBELLAN DE S. M. LE ROI DES DEUX SICILES, PRÉSIDENT DE LA COMMISSION DES HARAS, etc. etc.

Monsieur le Duc!

Les beaux-arts n'ont jamais répandu un plus vif éclat qu'à l'ombre de la protection des Grands; et votre illustre nom, Monsieur le Duc, rappelle l'époque glorieuse à laquelle ils fleurirent le plus en Italie, grâces à l'immortelle maison de Médicis, qui s'honora toujours de les favoriser.

C'est donc à leur noble descendant, à l'héritier de leur goût éclairé pour les arts, à celui qui les protège

et les cultive avec succès, que nous offrons dans cet ouvrage une preuve de respect et de dévouement. Nous vous le consacrons, Monsieur le Duc, avec d'autant plus de confiance, que vous réunissez aux qualités de l'esprit et du cœur, qui justifient en vous les avantages d'une grande fortune, un noble et rare attachement à l'honneur et à la gloire de votre patrie. Quel est, en effet, le produit de l'industrie nationale qui ne trouve en vous son plus zélé partisan? Quel est le livre qui sort de nos presses, sans avoir aussitôt sa place marquée dans les rayons de votre riche bibliothèque? Aussi, notre ouvrage tout-à-fait national, à l'exception du langage, n'aurait pu invoquer une meilleure protection que la vôtre. L'intérêt dont vous avez honoré notre Voyage pittoresque dans le Royaume des Deux Siciles, *nous est un sûr garant de l'accueil favorable que vous voudrez bien faire à nos* Esquisses pittoresques et descriptives de la ville et des environs de Naples. *Elles vous prouveront les progrès de notre Lithographie, en reproduisant à vos yeux les plus beaux aspects et les monumens les plus magnifiques de la Campanie, dessinés et illustrés par vos concitoyens. Mais, si le*

choix d'un langage étranger offensait votre prédilection pour tout ce qui est italien, veuillez, Monsieur le Duc, trouver son excuse dans le désir que nous avons eu de faire, par ces Esquisses, connaître particulièrement aux étrangers les grandes beautés de notre terre classique.

Enfin, si vous daignez accorder votre protection à cet ouvrage, il ne manquera pas, pour être éminemment national, d'un avantage qu'il n'était malheureusement pas très-facile de lui procurer parmi nous, c'est-à-dire, un Mécène napolitain noble, instruit et généreux.

Nous avons l'honneur d'être, Monsieur le Duc,
avec le plus profond respect,

De Votre Excellence,

Naples, ce 15 Juillet 1832.

Les très-humbles et très-obéissans serviteurs
Le Chev. D. CUCINIELLO
LAURENT BIANCHI.

AVANT-PROPOS.

Grâces aux progrès de l'instruction et de l'art de la Lithographie à Naples, nous pourrons désormais faire les honneurs de notre pays aux étrangers de la manière la plus avantageuse pour eux, la plus honorable pour nous. Il y a quelques années seulement, il ne nous était encore donné que de leur montrer à peine les gracieux aspects, les monumens célèbres et les singularités de tout genre, dont abonde cette terre classique, et qui étaient le but de leur voyage. En effet, s'ils avaient voulu emporter avec eux quelque chose de moins périssable et de moins léger que leurs souvenirs, et qu'ils en eussent même désiré des descriptions imprimées, élégantes et complètes, il aurait fallu qu'ils s'adressassent à d'autres qu'aux habitans du beau pays. Mais les ouvrages des étrangers, relatifs aux beautés de la Campanie, étant ou trop vastes et purement de luxe, ou trop spécieux et par là incomplets, la médiocrité des fortunes et la curiosité y trouvaient également leur mécompte. En vain les voyageurs nous demandaient-ils un recueil choisi des objets qu'ils avaient le plus admirés, et dont ils auraient voulu du moins conserver une copie. La Cour seule, il n'y a pas long-tems, aurait pu faire exécuter une semblable entreprise. La magnifique collection du Musée-Bourbon a sans doute rempli, à l'aide du Gouvernement, une partie de cette lacune. Il en est de même de notre *Voyage pittoresque dans le Royaume des Deux Siciles*, entrepris sur une échelle trop vaste pour pouvoir entrer ici en comparaison. Mais la plupart des étrangers ne visitent pas nos provinces; ils bornent leurs excursions aux rivages rians de notre cratère, ou ils les étendent, tout au

plus, d'un côté jusqu'à Cumes, et de l'autre jusqu'à Pestum. De là s'ensuivait pour eux le besoin de trouver à Naples un Recueil portatif de dessins, capables de leur retracer, d'après nature, les Vues, les antiquités, et les grands édifices modernes de cette contrée, qui avaient captivé le plus leur admiration: objets qui attestent ou le pouvoir magique de la Nature, ou celui des Arts qu'elle a enfantés. Ils désiraient peut-être, encore plus, d'en trouver des descriptions soignées, homogènes et rédigées dans la langue qui jouit de l'avantage d'être universelle.

C'est à ce désir général que nous avons voulu répondre, en publiant des *Esquisses pittoresques et descriptives de la Ville et des environs de Naples.* Mais il ne suffisait pas à un livre, consacré principalement à l'usage des voyageurs de toutes les classes, d'offrir un prix modeste et un format portatif; il fallait de même que sa lecture fût à la portée de tout le monde. Nous avons tâché de pourvoir à ce triple objet.

Les Lithographies sont assurément la partie la plus intéressante de cet ouvrage, en ce qu'elles devaient reproduire avec fidélité leurs originaux. En choisissant dans la quantité immense de ces derniers, nous avons borné à cent seulement le nombre des planches à publier. C'est M. Hyacinthe Gigante, un des meilleurs peintres de paysage Napolitains, qui en a nouvellement levé les dessins sur les lieux; et c'est par M. Wenzel, ou par d'autres peintres distingués, qu'ils ont été lithographiés. Il nous a paru convenable de les distribuer en cinq classes différentes, afin que chacun puisse, à son gré, les réunir ou les séparer.

Cet ouvrage sera, par conséquent, divisé en cinq parties:

1.° Chemin de Naples aux ruines de Cumes et au Cap Misène;

2.° Ruines d'Herculanum et de Pompéi;

3.° Vues de Naples et de ses principaux édifices: ces trois parties contiendront 24 lithographies chacune;

4.° Les bords du Cratère, du côté de l'est et du midi; ses îles; le Vésuve: le tout en 13 lithographies;

5.° Enfin, sous le titre d'*Excursions diverses* nous donnerons, en forme d'appendice, la cinquième partie en 13 planches, qui contiendra les vues de Caserte, de la Cava, d'Amalfi, l'Amphithéâtre de Capoue, les Ruines de Pestum, et le nouveau Pont sur le Garigliano.

Tous ces dessins seront précédés de descriptions analogues, faisant corps d'ouvrage, pour diriger avec ordre le voyageur dans ces différentes courses. Il trouvera en elles un guide précis, exact, au courant surtout des innovations survenues, et qui pourra même le dispenser d'avoir recours aux itinéraires qui regardent spécialement telle ou telle autre des parties indiquées. La rédaction française est confiée à M.me Elisa Liberatore.

L'exécution de la partie lithographique est entièrement commise à l'établissement que nous dirigeons.

Le zèle et l'exactitude que nous avons toujours mis à remplir nos engagemens envers le Public, nous font espérer que son suffrage viendra encore, dans cette occasion, couronner nos efforts. Nos concitoyens eux-mêmes, nous l'espérons, ne refuseront pas leur appui à l'accomplissement d'une entreprise, où ils verront, peut-être, un nouveau progrès de la civilisation napolitaine, et une entrée interdite aux importations étrangères.



TABLE DES ARTICLES

CONTENUS

DANS CETTE PREMIÈRE PARTIE.

Grotte de Pouzzoles .... pag. 1
Chemin des Bagnoli 5
Ile de Nisida 6
Vue de Pouzzoles 9
Ville de Cicéron à Pouzzoles 12
Temple de Sérapis 14
Amphithéâtre de Pouzzoles 17
La Solfatare 27
Le Lac d'Averne 29
Arco-felice 33
Amphithéâtre de Cumes 36
Grotte de la Sibylle 38
Le Lac de Licola 41
Le Fusaro 43
Embouchure du Fusaro 46
Bacola ou Bauli 49
La Pisçine admirable 51
Restes du Théâtre à Misène 53
Cento Camerelle 57
Baïes — Temple de Vénus 59
Temple de Mercure 61
Le Lac Lucrin .... 57 (bis)
Temple de Diane 59
Le Lac d'Agnano 61

LA GROTTE DE POUZZOLES.

Placée au pied de la colline de Pausilype, cette grotte admirable ajoute encore à la variété pittoresque de ce beau site. C'est elle qui conduit le voyageur de Naples à Pouzzoles; c'est elle qui forme, pour ainsi dire, la porte occidentale de la Ville de Naples. On ne saurait établir avec précision l'époque à laquelle ce passage souterrain a été creusé; mais d'après des conjectures bien fondées, il paraît que son origine remonte à celle de Cumes, ou au moins de Pouzzoles, sa colonie. Plusieurs écrivains ont bien voulu attribuer l'idée de cette excavation à Cocceïus, à Lucullus, à Agrippa; mais ne semble-t-il pas plus raisonnable d'en faire honneur à ces anciens colons grecs qui en habitant Cumes, Pouzzoles, et Naples, durent naturellement aviser aux moyens de rendre leurs communications journalières plus rapides et plus aisées? Strabon, Pline l'ancien, Sénèque et Pétrone ont tous fait mention de cette grotte, qui a été pendant tant de siècles si différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Il était alors bien pénible de la traverser, soit que, pour y pénétrer du côté de Naples, il fallût monter en grimpant jusqu'au niveau du sol, où s'élève le monument connu sous le nom de tombeau de Virgile; soit qu'il fallût commencer ensuite, au milieu de l'obscurité, et d'épais tourbillons de poussière, une descente, qui ne se terminait qu'à l'autre ouverture du côté de Pouzzoles. Quelques soupiraux percés dans la voûte, suffisaient, il est vrai, au renouvellement de l'air, mais ils ne laissaient pénétrer dans le souterrain qu'une trop faible clarté.

Alphonse, chef de la dynastie aragonaise, fut le premier qui songeât à agrandir cette grotte, dont la hauteur, aussi bien que la largeur, ne devaient pas excéder, à cette époque, 15 pieds.

Les traces que les moyeux des chars ont laissées aux deux angles du passage, au-dessous de celles, encore plus anciennes, que l'on remarque à la même entrée, attestent que ce monarque en fit abaisser le sol.

Mais c'est sous le Vice-Roi D. Pierre de Tolède qu'elle a été mise dans l'état où nous la voyons maintenant. C'est depuis lors que deux voitures peuvent y passer de front, et qu'elle est pavée en pierre de lave, comme les plus belles rues de Naples.

Dans ces derniers tems, ses améliorations se bornent à quelques réverbères qu'on a soin d'y maintenir constamment allumés. Ce passage se prolonge maintenant sur une ligne parfaitement droite et unie; et à deux époques de l'année, Février et Octobre, les rayons du soleil couchant la traversent d'un bout à l'autre, en produisant un de ces effets de lumière, que nous tenterions en vain de décrire.

La Grotte a 2154 pieds de long, sur 19 de large. Sa hauteur varie sur différens points; à son entrée vers Naples, elle est de 76 pieds; à l'autre extrémité, de 79. A gauche, tout près de cette entrée, on voit des inscriptions, dont quelques-unes ont rapport à des bains d'eaux minérales des environs, que le Vice-Roi D. Pierre Antoine d'Aragon fit rétablir en 1669; et d'autres, en vers, regardent le tombeau et le laurier de Virgile. Elles sont dues au médecin Bartoli, auteur de la *Thermologia Aragonia*. A droite, une petite chapelle à la Vierge, a peût-être remplacé le temple consacré à Priape, dont Pétrone fait mention.

Nous dirons enfin, que cette grotte a été regardée au moyen âge comme l'œuvre des Magiciens, et notamment de Virgile. Aussi le Roi Robert demandait-il sérieusement au Pétrarque, s'il ne reconnaissait pas dans cet ouvrage la main du diable. J'y vois bien, répondit le poète, l'empreinte des outils, mais nulle trace des démons.

CHEMIN DES BAGNOLI.

Au sortir de la grotte que nous venons de décrire, on trouve un endroit, qui doit à sa position même le nom de *Fuorigrotta* (hors de la grotte); nom que cette contrée porte depuis long-tems, car il est consigné dans les archives du XIVème siècle. Aux tems les plus reculés, la mer occupait toute cette plaine; et, lorsque dans la suite les eaux se retirèrent, elle devint marécageuse. Tout près de là, à une époque bien plus rapprochée de la nôtre, il s'y forma, dans le cratère même d'un volcan éteint, un lac, qui prit le nom d'Agnano. Mais, soit à cause de ce que nous venons de dire, soit que, placé au dos de la colline de Pausilype, ce lieu est triste; le soleil y pénètre fort tard, et il est hors de doute qu'il a été long-tems regardé comme très-malsain. Cependant, l'agriculture et l'industrie vinrent à bout de l'améliorer; de sorte que l'on pût y bâtir le village de *Fuorigrotta*, habité par environ 2000 paysans, qui même aujourd'hui, n'ont pas trop à se louer de la position de leur petite patrie.

Nous voilà maintenant à l'embouchure de deux chemins différens, dont la double inscription nous apprend que l'un conduit à Pouzzoles, l'autre à Rome. Cette double inscription y fut posée en 1568 par le Vice-Roi D. Parafan de Rivera, lorsqu'il eut fait ouvrir le nouveau chemin des Bagnoli, qui rendit bien plus faciles et agréables les communications entre Naples et Pouzzoles. L'ancienne route traversait d'abord la colline d'*Antignano;* elle longeait ensuite les bords du lac d'*Agnano*, et, en remontant par la *Solfatare*, elle s'embranchait enfin à la voie campanienne qui conduisait à Rome. Le nouveau chemin emprunta du Vice-Roi le nom de *Route de Rivera*, dont on ne se souvient plus aujourd'hui:

tant il est difficile, en légant son nom à la posterité, qu'elle accepte le bénéfice du legs avec ses charges.

On nomme *Bagnoli* la partie de cet endroit vers la mer, à gauche de *Fuorigrotta*. Ce nom est dû aux eaux thermales qui jaillissaient anciennement des collines qui bordent cette plage. La plupart de ces eaux ont disparu; toutefois, il en reste encore quelques sources fort salutaires. On en trouve tous les jours de nouvelles, en fouillant cette terre volcanique, qui fait partie des Champs Phlégréens.

La grande allée des Bagnoli est, sans contredit, au nombre des plus belles que nous connaissons, la main de l'homme y ayant dignement secondé la munificence de la nature. Ombragée par de longues files de peupliers, et surtout par des pampres qui, suspendus à de longues perches, ou enlacés dans les branches d'arbres à fruits, retombent en gracieux festons, noble parure de la Campanie, cette superbe avenue, toujours droite et unie, et ayant la mer en perspective, se prolonge au milieu de champs fertiles, ou qu'on vient d'arracher nouvellement aux eaux croupissantes des mares. C'est d'ordinaire, le stade qu'on choisit pour les courses de chevaux. C'est sur ce rivage qu'on trouve un établissement de bains, bâtis sur les restes d'anciens thermes, qui furent découverts l'année dernière, avec une veine très-riche d'eaux minérales à plus haute température que celles du temple de Sérapis. La route perd là le nom de Bagnoli, et, en côtoyant une partie du golfe de Pouzzoles, elle détourne à droite vers la ville de ce nom. Cet angle saillant est tout-à-fait délicieux. On croirait, au premier abord, pouvoir toucher de la main à l'île de Nisida, située à sa gauche, et à l'autre, encore plus petite, du Lazaret. Là, on voit les vagues caresser d'un côté le cap de Pausilype, qui se penche mollement dans la mer; de l'autre, la presqu'île de Baïe, à jamais célèbre, qui se terminant au cap Misène, vous laisse jouir, par ses abaissemens, de la vue des îles de *Procida* et

d'*Ischia :* celle-ci, surtout, en dépassant ce cap, forme avec lui un groupe très-pittoresque.

A mesure qu'on avance à droite, la route rase assez long-tems le pied du Mont-Oliban, qui doit sa formation à une lave très-ancienne, vomie par l'immense volcan, dont la Solfatare n'est qu'un reste encore fumant. Ce mont laisse voir dans ses entrailles les superbes débris de la puissance de nos aïeux dans l'aqueduc qu'ils y firent creuser. C'est, nous n'en doutons pas, une partie de celui dont nous aurons plusieurs fois l'occasion de parler, et que nous regardons comme le premier aqueduc du monde : le même qui, en puisant à cinquante milles les eaux de la rivière du *Sabato*, les portait à Naples, et les distribuait ensuite à Pausilype, à Pouzzoles et à Baïe.

L'ÎLE DE NISIDA.

Trois écueils isolés, plus ou moins grands, couronnent, en quelque sorte, la pointe de Pausilype, dont probablement ils faisaient autrefois partie. Les anciens les nommaient *Euplœa*, *Limon*, *Nésis*. On voit *Euplœa* de l'autre côté du cap vers l'orient; les deux autres sont placés à peu de distance de la route des Bagnoli. De ces trois îlots, Nisida, qui en est le plus considérable, a retenu son ancienne dénomination; *Limon* est connu sous le nom de Lazaret, depuis qu'il a été destiné à cet usage; et *Euplœa* ne s'appelle plus aujourd'hui que *Cajola*. Le Stace, poète napolitain, les célébra tous trois dans ses vers ampoulés; et c'est là qu'on trouve le plus de renseignemens sur la topographie ancienne de nos environs. Soit en décrivant la *villa* de Pollion-Félix à Sorrente, et le coup d'œil enchanteur dont on jouissait à ses fenêtres; soit en consacrant l'un de ses chants au nouveau temple érigé à Hercule sur le même rivage, il se plaît à faire l'énumération des sites opposés de la plage campanienne. Là, s'écrie ce poète, vous voyez paraître devant vous l'écuyer du grand Hector (Misène); ici, Nisida à l'air malsain, entourée par la mer; plus loin c'est *Euplœa* d'heureux augure aux barques légères qui glissent sur les flots, et au milieu d'elle, ce paisible *Limon* qui placé en face du prétoire de Pollion, semble reprocher à son maître de se délasser loin de lui. (1) De là

(1) Sans rapporter ici tous les vers du Stace que nous n'avons fait que traduire, nous nous bornerons à mettre sous les yeux du lecteur ce seul distique, qui contient, à notre avis, la particularité inaperçue jusqu'ici, que l'île du Lazaret ait appartenu à Pollion-Félix :

Angitur et domino contra recubante, procul qui
Surrentina tuus spectat praetoria Limon.

Sylv. L. II, 1. Villa Surrentina Pollii Felicis.

on peut déduire que cette petite île était une propriété de Pollion, ainsi que les deux autres qui avaient déjà appartenu à Lucullus, comme des dépendances annexées à sa grande *villa* qui occupait toute la pointe de Pausilype. C'est dans cette *villa* qu'il fit entreprendre les travaux gigantesques qui lui valurent le surnom de Xerxès Romain. A l'endroit de cette colline, nommé École de Virgile, ainsi qu'à Nisida, on reconnaît les vestiges des excavations et des constructions du vainqueur de Mithridate. Le passage du Stace, que nous avons cité plus haut, nous apprend aussi que l'air de cette île était dès cette époque malsain; ce qui a été confirmé par Lucain, et qui dépendait, sans doute, des exhalaisons infectes d'une bouche volcanique à demi close qui existait dans ce lieu. Cicéron nous fournit un beau souvenir de cette île, lorsque, dans ses Philippiques, ou en écrivant à Atticus, il parle de son petit voyage de Pouzzoles à *Nisida,* où il trouva Brutus, et s'entretint avec lui plusieurs heures, pendant lesquelles ce dernier ne s'était occupé que de la paix et de la concorde des citoyens. Le célèbre orateur ajoute que Brutus s'était arrêté à *Nisida* chez Lucullus, son parent, jeune homme fort distingué. Enfin, nous lisons dans Pline que, de son tems, les asperges de cette île de la Campanie étaient très-estimées; et nous ajouterons que, même de nos jours, elles ne démentent point leur renommée classique.

Nisida n'a qu'une demi-lieue de circonférence; elle s'élève à la hauteur de 300 pieds environ sur le niveau de la mer. La base du sol est de tuf volcanique; les pierres ponces et la pozzolane couvrent sa surface, où croissent et prospèrent l'olivier et la vigne. Elle produit en outre des figues et des champignons excellens. Après avoir passé dans bien des mains différentes, elle appartient aujourd'hui à la Caisse d'amortissement. Depuis quelque tems elle n'est habitée que par des forçats. L'édifice où ces malfaiteurs sont détenus est circulaire. Il est distribué en 36 salles, formant deux étages, autour d'une cour, qui a une chapelle au centre,

et quatre grandes citernes. Cinq salles, placées au-dessus du premier étage à droite, lui servent d'hôpital. On ne peut parvenir à cet édifice, clos par un double mur d'enceinte, qu'au moyen d'un escalier tournant; de sorte que peu de soldats suffisent à la garde d'un lieu, qui peut contenir environ 1110 prisonniers. Cette construction ne manque ni de logement pour le Commandant, ni de caserne pour les soldats, ni de magasins, ni de fours, ni, enfin, de tout ce qui est nécessaire à la commodité et à la sûreté d'un établissement aussi spacieux et bien entendu que celui dont nous parlons (1).

Il existe, au sud de cette île, un petit port, que la mer semble y avoir creusé, en s'introduisant dans le cratère d'un volcan éteint. On l'appelle *Port-Paon*, à cause de sa ressemblance avec la queue hérissée de cet animal. Mais c'est du côté de l'est et de l'ouest qu'on travaille maintenant, soit à fonder des piliers, soit à rehausser ceux que les anciens y avaient construits, et sur lesquels on va jeter des arches qui formeront les branches d'un double môle. Ainsi, d'après l'ancien système de construction des ports à môles percés, que M.r Julien de Fazio a revendiqué le premier à l'architecture hydraulique greco-romaine, on va faire de la plage septentrionale de Nisida un port aussi vaste que sûr.

(1) La construction de cet établissement fait honneur à son architecte, M.r le Colonel Cuciniello, Directeur du Génie-hydraulique.

VUE DE POUZZOLES.

Les écrivains de l'antiquité ne sont pas d'accord sur l'époque de la fondation de cette ville, qui a été une des plus anciennes et des plus florissantes de l'Italie. Il paraît cependant qu'elle doit son origine aux Cuméens, dont elle fut à coup sûr le port, l'arsenal et le marché. Une partie de la ville est bâtie sur de riantes collines, tandis que l'autre descend jusqu'au bord oriental du golfe qui porte son nom. On voit autour d'elle le Mont-Oliban, les collines Leucogées, le Mont-Gaure, le Monte-Nuovo et toutes les hauteurs qui suivent jusqu'au promontoire de Misène. Son horizon est coupé çà et là par les îles, dont les formes escarpées se dessinent sur un ciel presque toujours pur. Cette ville prit d'abord le nom de *Dicearchia* ou *Dicarchia* qui signifie à peu près *établissement des changes;* nom que le Romains traduisirent en celui de Putéoli (d'après le *putéal* de Rome, ou lieu destiné aux rassemblemens des usuriers) qui devait avoir pour eux la même acception. Putéoli fut de tous tems une place de commerce et un entrepôt pour les villes de la Basse-Égypte et de la Côte d'Asie; les Phéniciens et les Alexandrins surtout en firent leur station: sa teinture en pourpre était comparée à celle de Tyr. Elle devint par la suite municipe et préfecture. Du tems des premiers Césars les richesses et l'étendue de Pouzzoles s'accrurent au dernier point: mais Alaric, Genséric, Totila, Romuald duc de Bénévent, les Sarrasins et les Napolitains eux-mêmes, conspirèrent avec les feux souterrains que couvre son sol chancelant, pour la dépouiller de tout son éclat.

Une ville maritime que son commerce avait rendue considérable ne devait certainement pas manquer de port: aussi celui

de Pouzzoles jouissait-il d'une grande renommée ; et une épigramme d'Antiphilus nous apprend que les navires du monde entier y étaient accueillis. Les ruines de son môle nous font connaître les lois que les anciens suivaient dans la construction de leurs ports ; et c'est peut-être de tous les ouvrages de ce genre, celui qui a le mieux résisté aux outrages des siècles et des flots. On ne saurait considérer ce môle sans songer qu'il a été témoin d'une des plus éclatantes folies de l'esprit humain enivré par un pouvoir sans bornes. C'est par ce môle que Caligula entra à Pouzzoles, lorsqu'en imitateur insensé de Xerxès il partit de Baïe, traversant en triomphe un pont de barques. Vainqueur méprisable d'une mer déjà asservie, et de Barbares qui ne s'étaient jamais offerts à ses regards, il légua à ces ruines le nom de *pont de Caligula*. Un arc de triomphe érigé à l'entrée du port par les habitans de Pouzzoles, etait un témoignage de leur reconnaissance envers l'Empereur Antonin qui en rétablit les piles endommagées. Les quatre bases de cet arc, que l'on distingue encore à la surface des eaux, se découvrent à l'ouest de la ville. On voit l'inscription qui nous a gardé le souvenir de cette restauration sur le mur extérieur d'une maison placée sur le pont du château de Pouzzoles.

L'ancien port de Pouzzoles était ce bassin, à l'occident de la ville, qu'une digue percée défendait des vents du midi. Cette digue, délicieuse promenade, se composait de 15 piles et d'autant d'arches sur une longueur de 1187 pieds, à l'extrémité de laquelle on avait dû placer le phare. Une partie de cette construction est en maçonnerie de remplage, l'autre en pierres de tuf; et la pozzolane ajoutée au ciment a rendu ces piles inébranlables. Tout récemment M.r de Fazio a découvert près du rivage, sous les eaux de cette baïe d'autres rangs de piles, simples ou doubles, parallèles ou perpendiculaires au rivage qui rase le pied du château. Ce sont des massifs rectangulaires, un peu plus petits

que ceux de la grande digue, et laissant entre eux les mêmes distances. Ces piles complétaient le système de ce port, ou pour parler d'après Strabon, de cet assemblage d'abris pour les navires, qui faisait de Pouzzoles la ville maritime la plus commerçante de l'Italie.

Le Dôme de Pouzzoles est une partie du temple dédié à Auguste: il était d'ordre corinthien, et ses parois étaient formés par de grands blocs de marbre. En se dirigeant du dôme sur la place, on y remarque deux statues: l'une est moderne, l'autre antique; la première érigée en 1650 représente le plus bienfaisant des évêques de cette ville, Martin Leone; la seconde est une statue consulaire, découverte en 1704, avec son piédestal et une inscription qui nous apprend le nom du personnage, Quintus Flavius Moesius Hegnatius Mavortius. A deux pas de là se trouvait le beau piédestal grec qui avait soutenu autrefois une statue de Tibère, et qui a été transporté au Musée-Bourbon. Des bas-reliefs sculptés sur ce piédestal représentent les 14 villes d'Asie bouleversées par un tremblement de terre et relevées par cet Empereur. En traversant la place dite de la *Malve*, vous verrez une tour et un bâtiment du XVI.ème siècle: ce fut jadis la demeure de D. Pierre de Tolède qui, après l'effrayante secousse de 1538, ramena à Pouzzoles les habitans qui l'avaient désertée. Tout près de là s'élevait le temple de Sérapis, dont nous donnerons une description à part. C'est en côtoyant le rivage que l'on pourra observer les colonnes du double portique du temple de Néptune dont Cicéron, Appien, et Dion ont fait mention, et celles du temple des Nymphes, que Philostrate à décrit, et que la mer ou les décombres recouvrent depuis long-tems. Non loin de cet édifice, d'autres ruines appartiennent à la villa de Cicéron, d'autres à des thermes publics, à peu de distance de celles du théâtre et de l'amphithéâtre. Cette dernière construction, qui semble avoir été le centre de l'ancien

*

Pouzzoles, atteste par ses ruines la magnificence et la beauté de son architecture. On rencontre sur la voie Antinienne deux conserves d'eau ou piscines ; l'une dans la campagne du Duc de Lusciano, l'autre appelée *Piscine de Cardito*, qui reçoit encore les eaux, comme du tems des Romains. Tant sur cette route, que sur les voies Campanienne et Cuméenne, qui traversaient Pouzzoles, on trouve à chaque pas les restes des tombeaux de la ville. Nous ne suivrons point les antiquaires dans ce qu'ils appellent les ruines du Forum, de la Basilique, de la Douane, du Stade etc. Il suffit de ce coup-d'œil rapide pour se faire une idée de ce que cette ville a dû être un jour, et de l'intérêt qu'on peut trouver aujourd'hui à visiter tant de débris historiques.

VILLA DE CICÉRON A POUZZOLES.

Tout le monde sait que l'Orateur romain possédait une grande maison de campagne dans ses domaines de Pouzzoles; c'est d'ailleurs lui-même qui nous en a conservé le souvenir. Nous lisons aussi dans Pline, que cette délicieuse villa était située sur la route qui conduisait du lac d'Averne à Pouzzoles, tout en côtoyant le rivage de la mer; tandis que Spartien nous apprend qu'il existait un temple dans le voisinage de cette maison de plaisance. D'après cela nos antiquaires (M.r le chanoine de Jorio à leur tête) en repoussant l'opinion établie par Loffredo, qui se plaisait à reconnaître cette villa dans les ruines du Gymnase et du Stade, ont cru pouvoir avancer que quelques-uns des écueils formés par les

débris d'édifices ruinés, dont la mer cache encore une partie, et qui se trouvent à peu de distance du temple des Nymphes, appartiennent à cette fameuse villa. Cicéron lui donna le nom d'Académie, d'après les jardins qu'il y planta, et les longs portiques qu'il y fit construire à l'instar des portiques et des jardins d'Académus à Athènes, que Platon rendit immortels. Aussi les bois et les vergers de cette maison de campagne touchaient d'un côté à la ville de Pouzzoles, et se prolongeaient de l'autre en amphithéâtre pendant une demi-lieue en face de Baïe, vers le lac d'Averne. Au couchant, le promontoire de Misène; à l'orient, dans le lointain, les montagnes de Sorrente, et la mer tyrrhénienne achevaient admirablement la beauté du coup-d'œil. C'est dans cette agréable retraite que Tullius composa ses *questions académiques*, et qu'il rassembla tant de chefs-d'œuvre de sculptures grecques. C'est là qu'il accueillit César au comble de sa puissance, et lui donna un souper le 21 décembre de l'an de Rome 708; et c'est là qu'il faudrait lire la lettre que Cicéron écrivit à Atticus, en lui rendant compte de cette visite d'un hôte tant soit peu incommode, et auquel il se garda bien de dire: *encore une fois*. Ces détails de la vie privée de deux Romains d'une immense célébrité gagneraient sans doute beaucoup à être lus sur les lieux où ils se passèrent. Enfin c'est là encore que mourut l'Empereur Adrien, et que tout près de cette villa Antonin lui éleva un temple. Il ne reste aujourd'hui nulle trace de l'un, et à peine quelques misérables ruines de l'autre.

La renommée de Cicéron, le souvenir d'un Orateur, dont le modèle fut aussi le seul rival, et les grandes époques historiques qui se rattachent à sa vie et à sa mort, répandent le plus vif intérêt sur ces décombres.

LE TEMPLE DE SÉRAPIS.

Il faut commencer par douter que cet édifice soit réellement un temple, et qu'il ait jamais été dédié au dieu Sérapis. On n'a que deux indices pour le croire: d'abord une mauvaise statue en marbre que l'on y découvrit en 1750, et qui fut alors regardée comme le simulacre de cette divinité égyptienne; ensuite la fameuse inscription qui commence par ces mots *ab colonia deducta*, sujet d'interminables disputes parmi les savans Il y est fait mention, à la vérité, d'un temple de Sérapis; mais outre les graves difficultés qu'on oppose à l'authenticité de ce marbre (1) il ne s'y trouve rien d'ailleurs qui désigne précisément l'édifice dont il est question. Quant à la statue, qui fut trouvée dans une espèce de magasin, et que l'on voit maintenant dans une cour du Musée-Bourbon, d'autres antiquaires ont cru y reconnaître Pluton, ayant Cerbère étendu à ses pieds. D'ailleurs, le silence de tous les anciens écrivains qui s'occupèrent de Pouzzoles en détail, la circonstance singulière que dans une colonie romaine on eût pu donner tant d'éclat à un culte étranger, tantôt toléré, tantôt proscrit par le Sénat, et la forme, surtout, de ce monument, qui n'est point celle d'un temple, ont fait penser à M. le chev. Carelli, l'un de nos plus profonds archéologues, que c'était plutôt des thermes, destinés à l'usage des malades (2).

En effet, que voit-on dans ces ruines? Une aire découverte,

(1) L'Académie d'Herculanum dans sa séance du 24 Janvier 1826, à la majorité d'une voix, jugea cette inscription apocriphe. Le nombre des votans était de 17.

(2) V. la Dissertation exegétique sur l'origine et le système de l'architecture sacrée chez les Grecs, que les Académiciens *Ercolanesi* viennent de publier, et que M. Carelli, Secrétaire perpétuel de la classe, a rédigée.

presque carrée qu'entouraient autrefois un portique et 64 chambres. Celles de droite et de gauche avaient alternativement leurs portes dans l'enceinte extérieure et dans le portique, soutenu autrefois par 24 colonnes de granit du côté de l'aire. Au milieu de celle-ci s'élevait un petit temple monoptère (les Romains en construisaient même dans les édifices profanes) qui semble avoir été ajouté à la première construction. Seize colonnes de marbre africain formaient son enceinte, dont le centre était occupé par un autel octogone, où l'on brûlait peut-être l'encens à l'honneur de Vesta pour la conservation du feu thermal. Les piédestaux qui restent encore debout prouvent que des statues devaient être adossées à chaque colonne du monoptère et du portique. Une plus grande magnificence d'architecture se fait remarquer du côté opposé à l'entrée principale. L'ordre de colonnes de granit est interrompu pour faire place à quatre colonnes de marbre cipollin de 40 pieds de haut, d'ordre corinthien, et où des groupes remplaçaient les statues. Deux autres colonnes semblables étaient érigées dans le vide d'un hémicycle qui pouvait bien être, plutôt qu'une *cella,* la grande salle où les baigneurs allaient s'entretenir et consulter les médecins du lieu. Les deux chambres des angles, sur le même alignement, sont plus vastes, et étaient plus richement décorées que les autres. Elles étaient apparemment réservées à l'usage des bains de vapeurs, puisqu'il y avait tout autour, des siéges recouverts de pièces de marbre, percées de lunettes. Un petit canal creusé autour de ces chambres servait à y introduire l'eau minérale, qui conserve toujours ses propriétés salutaires, dont nos malades profitent encore.

Il est à remarquer qu'à cause de l'abaissement du sol les anciens durent construire ce canal au-dessus d'un autre, qui n'avait plus d'écoulement dans la mer. On dut rehausser de même le pavé tout entier; et en effet c'est à la profondeur de six pieds

environ au-dessous de celui sur lequel nous marchons qu'il en a été découvert tout récemment un autre en mosaïque. (1)

Ce lieu si intéressant pour les antiquaires, ne l'est pas moins pour les naturalistes. Le fût des trois colonnes de cipollin qui seules sont encore debout, ainsi que de la quatrième couchée à terre, est percé de petits trous par les mytulus-lithophages, à une hauteur qui surpasse d'environ vingt pieds le niveau de la mer. Comme il est absurde de supposer que depuis la fondation de Pouzzoles la mer se soit jamais élevée à cette hauteur, il ne reste d'autre hypothèse admissible si ce n'est que ces colonnes ont été retirées de la mer qui en couvrait une partie. Mais d'après les savantes observations de M. le Marquis Cedronio, ces animaux, étant par leur nature adhérens aux rochers dans lesquels ils se logent, et ne pouvant y pénétrer, ni tourner autour d'eux-mêmes pour les percer, il faut exclure toute supposition de perforation mécanique. Ainsi il faut en conclure que c'est du rocher sousmarin pétrifié par leur gluten qu'on arracha les blocs qui servirent anciennement à la formation de ces colonnes.

(1) V. l'ouvrage publié sur cette découverte par M. le chevalier Niccolini, architecte du Roi, Directeur de l'Institut Royal des Beaux-Arts.



L'AMPHITHÉÂTRE DE POUZZOLES.

Il est bien à regretter que la restauration architectonique de l'amphithéâtre de Pouzzoles ne soit encore qu'un désir ; d'autant plus que cet édifice n'offre aux regards des curieux qu'une vaste ruine, que le tems ne cesse de dégrader. Malgré l'état déplorable où nous le voyons aujourd'hui, on voudrait en vain méconnaître la magnificence de cette construction, dont une grande partie de l'intérieur était revêtue de marbre. L'Amphithéâtre, placé sur l'ancienne voie Antinienne qui conduit de Pouzzoles à la *Solfatare*, occupait jadis le centre de cette ville. Sa longueur était de 196 pieds sur une largeur de 141 : ce qui a fait penser qu'il pouvait contenir environ 25,000 spectateurs. Son arène comblée, est maintenant couverte d'une belle végétation. Les arcades qui soutiennent les voûtes sont en briques. La base extérieure des piliers est en pierres de lave, unies sans ciment. Les restes épars de cet édifice prouvent évidemment qu'il devait avoir trois ordres de portiques. Le premier qui s'élève fort peu au-dessus du sol nous a été conservé presqu'en entier; mais on ne peut en observer qu'une très-petite partie, parce que le reste, encombré de terre jusqu'aux chapiteaux des piliers, est caché à tous les yeux. On remarque sur le pavé de l'intérieur de ce portique quelques vases percés, de figure oblongue, ainsi qu'un canal creusé dans la pierre, qui servait à l'écoulement des eaux. Les deux premiers ordres d'arcades soutenaient la *cavea* avec ses gradins elliptiques: le troisième était réservé aux galeries. On y distinguait encore du tems du chevalier Carletti les échelons qui servaient de soutien aux gradins; il put même en compter jusqu'à 39. On montait à ces portiques par nombre d'escaliers artistement distribués. Qua-

LA SOLFATARE.

Ce volcan a été un des plus anciens et des plus célèbres de la Campanie ; et peut-être ses éruptions arrivèrent-elles en même tems que celles du Mont-Gaure qui n'en est pas loin, et de l'Epomée dans l'île d'Ischia. Ses approches sont remarquables par la stérilité du sol, par sa couleur blanchâtre, et surtout par l'odeur des vapeurs sulfureuses qu'il exhale. Il s'élève au milieu des Champs Phlégréens à l'orient et près de Pouzzoles. Les écrivains de l'antiquité, et surtout Strabon, lui donnèrent le nom de *Forum-Vulcani.* Cornélius Sévère, Pétrone, Sylius et plusieurs autres ont fait mention de ce volcan. On voit encore les laves qu'il a vomies : elles sont en partie décomposées, en partie amassées à une hauteur considérable, et mêlées à des rochers calcinés, à des scories, à des matières sulfureuses de différentes espèces. Si l'on en croit Elisio, médecin de Ferdinand I.er d'Aragon, il en sortait de son tems, c'est-à-dire au XV.ème siècle, une eau qui bouillonnait avec beaucoup de force, et s'élevait souvent à la hauteur de 19 pieds. Mais lorsque sa plus grande vigueur fut épuisée, et que la partie supérieure du cône s'écroula, le cratère parut à découvert et tronqué du côté qui regarde le midi, comme il arriva à tous les autres cratères de la plaine de Cumes. Cependant il présente encore un laboratoire immense où le soufre se prépare et se cristallise naturellement : ce qui lui a valu le nom de *Solfatare.* On y voit çà et là des crevasses bordées d'oxides métalliques, de matières argileuses, d'où sortent lentement des flocons de fumée. En 1198, sous le règne de Frédéric, des tremblemens de terre et des éruptions firent croire pour un moment que ce volcan allait se ranimer.

Les bords de ce cratère sont entourés par les collines Leucogées. Ils renferment une vaste plaine, qui semble divisée en deux parties : l'occidentale est couverte de verdure et d'un petit bois de châtaigniers ; mais, dans celle exposée à l'orient, pas un seul rejeton d'arbre n'a pu prendre racine. Sa terre blanchâtre et argileuse provient de la décomposition des laves.

Le cratère de la *Solfatare* a 889 toises de long sur 296 de large. En frappant du pied sur la croûte volcanique, ou en jetant une pierre dans une ouverture d'où s'échappe une vapeur brûlante, on entend un retentissement dont les vibrations multipliées indiquent les immenses profondeurs du gouffre. C'est pourtant sur cet abyme que l'on voit des ouvriers, travaillant avec une parfaite sécurité à récolter le soufre, à fabriquer l'alun et le sel ammoniac.

On croyait vulgairement que la *Solfatare* avait une communication souterraine avec le Vésuve ; mais les géologues ont démontré à l'évidence l'absurdité de cette opinion.



LE LAC D'AVERNE.

En montant à droite sur l'élévation qui borde la route qui conduit à Cumes, on voit dans toute son étendue le lac d'Averne, les petites montagnes qui l'entourent, et le beau lointain de Baïe, terminé par le cap Misène qui coupe la ligne d'horizon que forme la mer. C'est le cratère d'un volcan éteint qui a été occupé par ce lac, que les Latins nommèrent *Avernus :* nom qu'ils empruntèrent au mot grec *Aornos*, c'est-à-dire *sans oiseaux*, parce que l'on croyait généralement que les oiseaux ne pouvaient y planer impunément. Cette opinion n'a rien d'ailleurs qui soit incompatible avec les lois physiques. Les bords de l'Averne n'étaient pas anciennement aussi élevés qu'ils le sont aujourd'hui; le terrain étant au niveau du lac, les arbres croissaient dans l'eau, et s'opposaient naturellement à ce que les vapeurs humides pussent s'élever et se perdre dans l'atmosphère. Ce qui devait rendre l'air fort dangereux à respirer.

Ce lac est d'une figure ovale; il présente un circuit d'à-peu-près une lieue et demie: dans sa plus grande profondeur il a 550 pieds. Il est environné de ruines: on y découvre de tems en tems des tombeaux romains avec leurs inscriptions. A sa droite on voit d'autres ruines antiques : elles sont en briques et présentent les apparences d'un monument circulaire que le vulgaire désigne sous le nom de temple d'Apollon, et que leur ressemblance avec les prétendus temples de Diane et de Mercure à Baïe, dont nous aurons bientôt l'occasion de parler, fait reconnaître pour des restes de thermes.

La superstition ne dut pas avoir beaucoup de peine à s'emparer de ces sombres bords, et à les faire regarder comme une

entrée des Enfers. La grande profondeur de ce lac, le bouillonnement des eaux thermales qui jaillissaient des montagnes dont il était entouré, le sinistre ombrage que répandait sur la surface de ses eaux la forêt qui en couvrait les bords, les demeures ténébreuses des colons du *Bosphore Cymmérien* qui, à ce que l'on prétendait, étaient venus s'y établir; tout, en un mot, contribuait puissamment à accréditer cette croyance. Les évocations des mânes et les sacrifices expiatoires que l'on y pratiquait augmentèrent singulièrement la célébrité de l'Averne. Homère, quoique sans les nommer, a désigné ces lieux dans un passage de l'Odyssée. Cicéron, dans le premier livre des Tusculanes, a parlé des psycomanthies de l'Averne; Lucrèce s'en moqua. Il était réservé à Virgile de les illustrer, de revêtir de couleurs poétiques des traditions populaires, de tirer parti des croyances religieuses, et de célébrer des lieux aussi connus que chéris par les Romains.

Sur le bord opposé aux thermes s'élève un côteau, au pied duquel s'étend un bois assez touffu; c'est à l'entrée de ce bois que l'on voit le souterrain décrit par Virgile dans le 6.ème livre de l'Enéide. A cent pas environ de la caverne on détourne à droite dans un souterrain, extrêmement étroit, tortueux et en pente, qui conduit à des excavations plus larges, où coule l'eau de l'Averne. Cette grotte que l'on nomme *bain de la Sibylle* est bien différente de son antre, que l'on voit encore sous le rocher de Cumes.

Enfin l'empereur Auguste donna à ces lieux une nouvelle célébrité. Il voulut profiter des localités pour avoir un port sûr et commode. Agrippa employa à cet ouvrage, digne de la grandeur d'Auguste, 20,000 esclaves. Il ouvrit un passage entre la mer et le lac Lucrin, et réunit, au moyen d'une tranchée, celui-ci avec l'Averne. Alors, la forêt sacrée ayant été abattue, les superstitions qui s'y attachaient commencèrent à disparaître, le climat en devint meilleur, et de belles constructions, dont on voit encore les restes, vinrent égayer les bords de ce triste marais. Le

bouleversement arrivé dans ces lieux en 1538, dont le Monte-Nuovo fut le produit, en détruisant l'ouvrage d'Agrippa, sépara de nouveau les deux lacs. Les fondemens d'un môle qui s'avance dans la mer sont tout ce qui reste du Port-Jules. Le projet de le rétablir pour le destiner à l'usage d'un Lazaret, qui devrait éclipser ceux de Livourne et de Marseille, attend encore l'approbation du Gouvernement.

VUE DE L'ARCO-FELICE.

Le seul monument remarquable des environs de Cumes qui ait échappé à la ruine de cette ville, c'est un arc appelé aujourd'hui Arco-felice. De grandes dimensions et une noble simplicité en font le caractère. Il est construit dans la gorge d'une colline qu'il a fallu ouvrir pour continuer la voie Domitienne qui, de Pouzzoles conduisait à Cumes, et de là à Sinuessa, où elle se joignait à la voie Appienne. La colline n'ayant été percée qu'en partie, on dut assurer par des murs d'appui les terres qui s'éboulaient de toutes parts. On éleva alors, sur les deux côtés du passage, deux grandes murailles snr lesquelles on jeta un arc, dont la construction est en briques. Son ouverture est de 20 pieds 6 pouces; sa hauteur, sous le eintre, de 41 pieds 3 pouces, et sa hauteur totale de 68 pieds 5 pouces. Le tems a dépouillé cet édifice de ses ornemens, ainsi que des statues qui devaient occuper les niches, dont on voit encore les restes; mais il n'a pu rien lui enlever de son admirable solidité. Les proportions de sa masse, la netteté des angles, et jusqu'à la couleur des briques lui donnent presque les apparences d'un monument moderne. Quant à la dénominatiou de cet Arc, on peut concevoir avec quelque vraisemblance qu'elle lui soit venue du surnom de *Félix* que les anciens avaient donné à la ville de Cumes.

Nous n'ignorons pas que quelques archéologues ont cru voir dans ce monnment les restes d'un temple dédié à Apollon, et que plusieurs d'entre eux l'ont regardé comme une des portes de Cumes; mais le savant Heyne, n'a pas même eu besoin de visiter ces ruines pour démontrer le peu de fondement de ces conjectures. En effet, outre l'usage que nous en avons indiqué, cet arc aurait

4

pu servir tout au plus à honorer la mémoire du restaurateur de la route ; mais on chercherait en vain, soit le rocher sur lequel ce temple devait s'élever et l'emplacement qu'il devait occuper, soit quelques traces de ce qui est indispensable à la porte d'une ville. On reconnaît bien la place de l'inscription qui aurait enlevé tous les doutes ; mais, depuis long-tems une main avide l'a dérobée à la curiosité des savans.

Plaçons-nous maintenant au-dessus de cet arc, et parcourons des yeux le superbe Panorama qui nous entoure. Voilà d'abord la plage cuméenne ; plus loin encore le promontoire de Circée, et enfin l'Eca d'Homère aux frontières du Latium. L'île longue et plate que nous voyons vers la pointe d' *Ischia* à notre gauche, a conservé le nom de *Procida* peu différent de celui de *Prochita* qu'il portait autrefois. La petite île qui suit est vulgairement connue sous le nom de *Ventotene*, et dans l'histoire sous celui de *Pandataria ;* c'est là qu'Auguste exila sa fille Julie, et que la vertueuse Agrippine, femme de Germanicus, fut reléguée par Tibère. Les îles de *Ponza* beaucoup plus éloignées, sont plus à droite. Elles rappellent les malheurs de l'aîné des enfans de Germanicus et des sœurs de Caligula. Il y a présentement sur ces rochers des prisons, où les criminels viennent expier leurs forfaits. Près de la côte on découvre Minturne, et, parmi les marais où Marius vint se réfugier, *Torre di Patria*, qu'on peut aussitôt reconnaître par l'éminence qui touche au rivage. C'est là que s'élevait la ville de Linterne, et que vint mourir Publius Cornélius Scipion, surnommé l'Africain, laissant pour toute vengeance contre Rome, cette touchante inscription : *Patrie ingrate, tu n'auras pas mes os ;* ce qui fit donner à l'endroit le nom de Patria. Voici le lac de Licola, autrement *fosses* de Néron ; la roche élevée où les Grecs avaient érigé un temple à Apollon, et enfin le *Monte-Barbaro*, dernier point du Panorama maritime de la Campanie.

C'est dans les campagnes qui s'étendent depuis cet Arc jusqu'au pied de la roche d'Apollon que dominait autrefois la ville de Cumes, une des plus anciennes de l'Italie. Avant de visiter le peu de ruines qui en restent, nous allons rappeler les souvenirs historiques attachés à son nom.



L'AMPHITHÉATRE DE CUMES.

On prétend qu'une colonie grecque venant de l'Eubée a fondé la ville de Cumes avant la ruine de Troye. Quoi qu'il en soit de cette opinion, il paraît certain qu'après avoir assujetti les peuples de la Campanie, les Cuméens dominèrent sur la mer Tyrrhénienne, et qu'ils atteignirent ce dégré de puissance et de prospérité, que suit la décadence. Vaincus par les Etrusques, ils déchurent de leur grandeur, et passèrent successivement sous la domination des Samnites, et enfin sous celle des Romains. Cumes florissait encore pendant les premiers siècles de Rome. Tarquin, le dernier roi des Romains, s'y retira et y mourut, ainsi que le consul G. Cornélius. Les Goths s'en emparèrent à leur tour; et Narsès qui les en chassa vers la moitié du VI.ème siècle, commença la destruction de Cumes que les Napolitains achevèrent en 1207, lorsqu'elle n'était plus qu'un repaire de brigands.

La beauté de ses environs y attira ces puissans Romains, qui vivaient au déclin de la république, et qui firent édifier de superbes palais et des *villas* somptueuses à Baïes, à *Bauli* et à Pouzzoles. D'innombrables substructions anciennes sont parsemées aux alentours de Cumes, et surtout sur ses plus agréables collines. Cicéron et Varron y possédaient deux magnifiques *villas:* dont la première était située, à ce qu'il paraît, sur une de ces collines qui, de l'*Arco-felice* s'étendent vers Baïes. On sait tout ce que Pétrone a imaginé sur l'immense *villa* de Trimalcion.

Malgré les ravages du tems, la ville de Cumes conserve encore quelques restes de son ancienne grandeur, parmi lesquels on remarque les ruines de son amphithéâtre. L'état déplorable

où l'on voit aujourd'hui un monument aussi intéressant est fait pour inspirer des regrets bien vifs. Cependant les gradins, les vomitoires, les corridors, dont on aperçoit encore les traces malgré la terre qui les recouvre, et sur-tout sa forme le font reconnaître dès le premier coup d'œil pour un véritable amphithéâtre. Il donne une idée de la grande population de cette ville; et il mérite sous bien des rapports d' attirer l'attention des curieux.

Avant de parvenir à l'*Arco-felice* on voit une partie des tombeaux de Cumes, qui recommencent ensuite sur le chemin qui conduit à l'ancienne Citadelle de la ville. On remarque un peu plus loin une petite chapelle ornée de jolies peintures, que le tems a malheureusement beaucoup trop dégradées. Ces tombeaux bordent, pendant deux milles environ, les deux côtés du chemin: le prétendu Tombeau de la Sibylle en fait partie. Un buste colossal de Jupiter Stator, trouvé dans une niche, a fait donner à d'autres ruines le nom de Temple des Géans. Mais quelques fragmens d'architecture d'un beau travail, et une inscription grecque ont fait croire à M.r le chanoine de Jorio que cet emplacement, et ces restes appartenaient autrefois au *forum* de Cumes.



LA GROTTE DE LA SIBYLLE.

La montagne de Cumes, du côté de la mer, est coupée à pic : sa couleur brune indique son origine volcanique: les formes en sont larges et belles. D'énormes quartiers de rochers, suspendus au haut de la montagne, semblent au moment de s'en détacher pour aller se briser sur ceux dont les débris sont dispersés sur le rivage. C'est à son sommet que s'élevait le Temple d'Apollon, jadis orné de marbre et d'or. Du fond de ce temple, si nous en croyons S.t Justin et Agathias, on descendait dans la caverne, où la Sibylle rendait ses réponses. Cent chemins, fermés par cent portes conduisaient à cet antre mystérieux. Il est aisé de comprendre comment tous ces chemins, dont les parois extérieurs de la montagne sont encore percés, pouvaient aboutir à un point intermédiaire, où devait se trouver le siège de l'oracle. Le chev.r Carletti, en visitant cette caverne centrale en 1787, y découvrit les restes d'un temple, où il est maintenant bien difficile et même dangereux de pénétrer: à peine put-il s'en approcher assez pour distinguer, à la clarté des torches, les piliers et les nombreuses galeries aboutissantes.

En entrant à droite dans la principale de ces galeries, on remarque un escalier obscur qui a été pratiqué dans l'épaisseur du tuf. C'est peut-être un ouvrage du tems de Narsès qui voulait, en pénétrant jusqu'aux fondemens de la citadelle de Cumes, se faciliter les moyens de l'abattre. On voit de plus, à gauche, deux galeries, dont l'une est obstruée par des pierres et des décombres; l'autre, fort rapprochée de la mer, est plus dégagée. Il est plus que probable que ce chemin souterrain soit le même qui, selon Strabon, conduisait de Cumes à Baïes.

Ce qui porte aujourd'hui le nom d'entrée de la Grotte, n'est qu'un soupirail, auquel on parvient par une mesquine cahute, fabriquée à mi-côte sur des ruines antiques, d'où l'on jouit d'un coup-d'œil enchanteur. La véritable entrée de la caverne est située un peu plus bas, à gauche; encore n'est-ce point celle que Virgile a chantée.

Il faut enfin distinguer cette Grotte d'avec l'antre de la Sibylle, que l'on regardait comme l'entrée des Enfers, et qui était placé, ainsi que nous l'avons observé ailleurs, près du lac d'Averne.

Les beaux vers de Virgile répandent le plus vif intérêt sur ces lieux. Le poète sans doute les a peints d'après nature; et, malgré les guerres des Goths et la destruction de Cumes par les Napolitains, nous pouvons encore, le VI.ème livre de l'Enéide à la main, reconnaître les mêmes endroits visités par Enée dans son voyage aux Enfers (1).

(1) V. le *Voyage d'Enée aux Enfers* par M.r le Chanoine de Jorio.



LE LAC DE LICOLA.

De graves écrivains nous ont appris que quelques flatteurs ayant persuadé à Néron de construire un canal de navigation méditerranée, depuis le lac d'Averne jusqu'au port d'Hostie, un chevalier romain réussit à lui faire croire que cet ouvrage hydraulique, qui allait surpasser par sa magnificence tout ce que les Romains avaient fait jusque-là, aurait à la fois assuré à l'Empereur une grande renommée, et la possession des trésors de Tyr, que la Reine Didon avait enfouis au delà de l'Averne. Ce projet insensé flattait en même tems l'orgueil et la cupidité du Prince: il fut approuvé. On se mit aussitôt à l'œuvre et l'on commença ce canal, qui devait avoir 160 milles de long. Mais l'ouvrage avançait, et les trésors promis ne paraissaient pas. L'Empereur frustré dans son attente fit suspendre les travaux, et la dénomination de *fosses de Néron* resta au canal. Par la suite, les eaux qui se précipitaient du haut des collines environnantes dans la fosse qu'on avait creusée, n'ayant point d'écoulement, formèrent un petit lac nommé *Licola*, devenu peu à peu tel que nous le voyons à présent.

Ce lac est placé dans l'ancien territoire cuméen, à gauche de la ville de Cumes, et à peu de distance de la *Sylva Gallinaria*, si connue des anciens. La figure de ce lac est un oval irrégulier, ayant un circuit de cinq milles. Il se termine au nord par un marais étroit qui se dessèche en tems d'été, tandis que du côté opposé il communique à la mer: ce qui le fait abonder en poissons de mer très-recherchés.

Les collines si belles et si pittoresques, qui entourent le lac de Licola sont aujourd'hui entièrement abandonnées; elles étaient autrefois couvertes de superbes maisons de campagne. Tout est chan-

5

gé de nos jours ; et de l'audacieuse entreprise de Néron, il ne reste plus que quelques chaussées et des parapets, qui devaient servir à la construction du canal: monument, comme l'a dit Tacite, d'un espoir trompé!



LE LAC FUSARO.

Entre la ville de Cumes et le cap Misène, on voit un lac que le vulgaire nomme aujourd'hui *Fusaro*, le même qui portait au moyen âge le nom de *Coluccia* et que les Grecs avaient nommé *Achéron,* et les Latins *Palus Acherusia*. On ignore comment ces dénominations modernes, si ignobles et si barbares, ont remplacé les anciennes. Réduits aux conjectures nos savans ont cru qu'un propriétaire riverain appelé Nicolas, dont le diminutif italien est *Coluccio*, et qui était peut-être aussi le possesseur du lac, lui ait laissé son nom. Quant à celui de *Fusaro,* il est évidemment la traduction italienne de *Fusarium* ou *Fusaria* qui, dans le latin du moyen âge, n'ont jamais signifié chez-nous que *Marais*. Il nous serait bien plus difficile d'expliquer les notions des Anciens sur l'Achéron, *fleuve de douleur* ou *de tristesse*, et sur l'Achéruse. Distingués ou confondus, attachés à plusieurs endroits différens, ces deux noms pourraient faire le sujet d'une dissertation savante. Quant à nous, il nous suffit d'avoir constaté, d'après les renseignemens topographiques laissés par Strabon, et par Pline le naturaliste, que ce n'est pas à *Maremorto* près de Misène, comme quelques-uns l'ont supposé, mais au *Fusaro* qu'il faut chercher le marais d'Achéruse.

En considérant ce joli lac, où tout respire la joie, on a d'abord de la peine à concevoir pourquoi la religion et la poésie en aient fait autrefois une dépendance des Enfers. Mais en réfléchissant que le cratère d'un volcan éteint a pu devenir aisément un marais pestilentiel, le mot de l'enigme est trouvé. C'est là en effet que, d'après Virgile, la Sibylle condui-

sit le pieux Enée, qui fut transporté sur l'autre rivage par l'infatigable rameur aux yeux embrâsés ; et c'est encore par là, ainsi que le vulgaire le croyait, que les âmes des trépassés, qui avaient eu les honneurs de la sépulture, descendaient au Royaume de Pluton. Le tems, sans doute, a bien changé les lieux et les objets; car si l'aspect de ce lac avait toujours été aussi riant que nous le voyons aujourd'hui, les anciens apparemment, n'auraient pas songé à en faire un gouffre infernal. Les eaux bourbeuses de l'ancien marais, ont fait place à une source plus limpide, où se réfléchit un ciel presque toujours sans nuages. Ce changement a dû s'opérer lorsque les eaux de la mer s'introduisirent dans le lac, par la coupure pratiquée dans le roc, qui le séparait du rivage: ce qui en fait aujourd'hui un excellent réservoir pour la pêche des huîtres et des poissons de mer.

La nature de ce beau site, sa proximité de la Citadelle de Cumes, la connaissance que les anciens avaient des localités, et le parti qu'ils savaient en tirer, ont fait croire à d'illustres archéologues que ce fut là probablement le premier port des Cuméens. Les restes des constructions que l'on voit dans son voisinage, et qui semblent avoir appartenu à de grands magasins ; les tombeaux grecs découverts à peu de distance de l'entrée du lac, et qui devaient plutôt faire partie des tombeaux du port (comme à Misène) que de ceux de la ville de Cumes placés autre part, donnent beaucoup de poids à cette conjecture. Il est cependant vrai que les ruines qu'on remarque à l'embouchure du port sont de construction réticulaire, et révèlent par là l'ouvrage des Romains ; mais ne se pourrait-il pas que ceux-ci n'eussent été que les restaurateurs plutôt que les fondateurs des murs grecs, dont une partie aurait fini par céder au choc continuel des vagues ?

Le lac *Fusaro* n'a plus d'autre célébrité que celle de ses huîtres. Il est aujourd'hui pour les Napolitains ce que le lac Lucrin était autrefois pour les conquérans du monde. Ce fut le Roi Ferdinand IV. qui fit venir de Tarente les huîtres-mères, dont est née la génération de crustacées qui peuplent depuis lors les eaux du *Fusaro*. Rangées dans des couches immenses, le long de ses bords, ou attachées à des poteaux, elles s'y multiplient si prodigieusement, que la consommation de la ville de Naples ne peut en détruire qu'une bien petite partie. Ce monarque fit bâtir sur une espèce d'îlot, dans un coin du lac, la jolie maison de plaisance où, vers la fin de l'hiver, la Cour va passer une journée, consacrée aux plaisirs de la pêche et de la chasse.



L'EMBOUCHURE DU FUSARO.

Il paraît que pour avoir un autre port du côté opposé à celui de *Dicearchia*, les Cuméens coupèrent la petite langue de terre, qui séparait notre Achéron de la mer. C'est sur le petit promontoire qui domine l'embouchure de ce lac, là, où il plut à Virgile de placer l'antre de son redoutable Cerbère, que l'on voit les restes de la *villa* de ce riche et oisif patricien, appelé Servilius Vatia. Une tour, dite *de la Gaveta*, a été bâtie sur une partie de ces ruines, qui attestent que l'ancien propriétaire de cette belle maison de campagne était aussi magnifique que prudent. Sénèque en fait mention dans une de ses lettres; mais, n'ayant jamais pénétré dans l'enceinte de cette *villa*, il ne donne que la description de son extérieur. On y voyait de son tems deux cavernes d'un travail immense, d'une grandeur considérable, d'une structure pareille; l'une impénétrable au soleil, l'autre brûlée de ses rayons jusqu'au soir. On y remarquait aussi un bois de platanes, traversé par un ruisseau; une espèce d'Euripe qui communiquait d'un côté à la mer, de l'autre au lac Achéruse, et où il y avait grande abondance de poissons. On y remarque encore de nos jours les restes des excavations pratiquées dans le tuf pour les viviers d'été et d'hiver, et d'autres ruines intéressantes.

Du tems de Scipion Mazzella, c'est-à-dire au XVII.ème siècle, on y découvrit plusieurs statues d'Empereurs et de philosophes; et, il y a environ trente ans, l'on déterra près de l'embouchure du *Fusaro* une maison antique, appartenant à la même *villa*, et qui ressemblait en tout aux maisons de Pompéi. On y distin-

gue encore les débris d'un *colombarium* de famille placé, selon la coutume des anciens, à côté de la *villa*.

Voilà, si toutefois nous ne nous abusons pas, ce qui peut captiver l'attention des curieux à l'embouchure du *Fusaro*. Les agrémens du site, sa délicieuse solitude, et le désir de se soustraire aux dangers des orages politiques engagèrent le préteur Servilius Vatia dont nous venons de parler, à fixer sa demeure sur cette charmante colline. Quand l'amitié d'Asinius Gallus perdait quelque Romain; quand les ennemis de Séjan, et ensuite ses partisans, étaient immolés; à chaque victime on s'écriait: *O Vatia, tu possèdes seul l'art de vivre.* Mais Sénèque qui, du vivant de Vatia, ne passa jamais devant cette maison, sans dire *ci-gît Vatia!* avait bien raison d'ajouter, qu'il ne savait que se cacher.



VUE DE BACOLA OU BAULI.

Bacola est à trois milles de Pouzzoles, à une petite distance de la mer, entre le promontoire de Misène et le château de Baïe. L'origine de *Bauli* dont on découvre les restes sur les collines de Baïe remonte aux tems fabuleux, son nom lui étant venu des bœufs qu'Hercule ramena d'Espagne et qu'il conduisit partout, même à *Bauli*. Symmaque célèbre cette origine dans sa première épître; Sylius donne à *Bauli* le surnom d'*herculea*, et les habitans de la ville consacrèrent à Hercule *Bovalius* un temple d'ordre dorique, dont on montre encore aujourd'hui des traces incertaines. De superbes réservoirs d'eau, de grandes ruines de maisons de plaisance, des restes de pavés en mosaïque, et des tombeaux se rencontrent à chaque pas sur les collines qui dominent cette petite anse de mer, qui fait partie du golfe de Pouzzoles. Les territoires de *Bacola* et de Misène ne sont à nos yeux qu'une prolongation du rivage de Baïe.

Sur le penchant de la colline où est Bacola on place les lieux qui ont inspiré à Virgile sa belle description des Champs-Elysées. Une agréable exposition, un air pur, ne rappellent que trop faiblement ces contrées délicieuses, ces bocages fortunés où les âmes des justes goûtaient une félicité tranquille.

Si l'on en croit Dion, c'est jusqu'à *Bauli* que s'étendait le *pont de Caligula*, dont le triomphe insensé coûta la vie à tant de Romains.

C'est de ce rivage que partit le vaisseau fatal, sur lequel s'embarqua Agrippine, après avoir reçu les perfides embrassemens, qui bannirent tout soupçon de son cœur. On sait que la machine d'Anicet échoua; mais le sort en était jeté, et cette mère à la fois cou-

pable et infortunée présenta elle-même aux coups du centurion le sein qui avait porté Néron. Dans la même nuit on brûla son corps sans aucune pompe funèbre, et ses cendres ne reçurent point de sépulture tant que vécut Néron. Ce ne fut qu'après la mort de ce monstre, que les gens d'Agrippine lui érigèrent un modeste tombeau sur la route de Misène, près de la *Villa* de César le Dictateur, située sur une hauteur, d'où l'on jouit de la perspective des deux golfes. Ce n'est pourtant pas le même que l'on désigne présentement à Bacola sous le nom de *Tombeau d'Agrippine*, et que les archéologues reconnaissent pour un petit théâtre ancien. Il se peut que le monument élevé à la mémoire de cette Princesse demeure confondu parmi ces débris de tombeaux dont est remplie la partie supérieure de la colline.

Trois des rues qui forment le carrefour de *Bauli* en sont bordées. Les maisonnettes et les masures que l'on voit dans la première de ces rues, à gauche, et qui n'ont plus les apparences de *colombarii*, ont été bâties sur leurs ruines. On remarque dans quelques-uns de ces tombeaux de famille de jolis bas-reliefs, assez bien conservés. A droite, la rue qui s'étend jusqu'au lac de *Maremorto* (Mer-morte) qui était autrefois le port de Misène, est couverte de tombeaux.

C'est à Bauli qu'Hortensius possédait cette superbe *villa* dont hérita Antonia, mère de Drusus. On voit encore près du rivage les restes des viviers qui servaient surtout à alimenter ces fameuses murènes, dont la perte était quelquefois signalée par le deuil de cet illustre orateur.



LA PISCINE ADMIRABLE.

Quoique les Romains n'aient été, en fait d'architecture, que les imitateurs des Grecs, toutefois leurs édifices publics ont un type particulier de grandeur, que leur imprimait peut-être la conviction que le peuple-roi avait de sa supériorité sur le reste du monde. Rome nous en fournit presque autant de preuves qu'elle renferme de monumens, et les environs de Naples en présentent aussi un grand nombre à l'attention des observateurs, et surtout cette *piscine*, creusée dans la colline qui domine *Bacola*. C'est le monument le plus magnifique en ce genre, et du petit nombre de ceux qui n'ont pas besoin de dissertations savantes pour qu'on puisse en déterminer l'usage.

Avant d'arriver à une petite place où l'église de *Bauli* est située, on voit cet admirable réservoir. On y descendait par deux escaliers opposés; celui par lequel on y descend aujourd'hui est de construction moderne.

Il faut se représenter une excavation dans la montagne de 20 pieds de profondeur, sur 227 de long et 75 de large. Le carré long est divisé par 4 files de 12 pilastres; d'autres pilastres sont appuyés au mur et supportent les arcades qui couvrent l'édifice, dont la construction est en briques.

La voûte est percée de 12 bouches par où l'on puisait l'eau; en bas, entre les piliers, il y a une fosse très-large pour recevoir le limon. Les piliers sont revêtus, dans leur partie inférieure, d'une concrétion formée par les eaux. C'est une espèce de stalactite très-dure, très-unie, et qui diminue d'épaisseur à mesure qu'elle s'élève de la terre.

Mais d'où venaient ces eaux? — C'est là que commencent les

débats et les incertitudes. Point de sources dans le voisinage : il fallait donc que ces eaux vinssent d'une rivière éloignée. Or il existe des restes considérables d'un aqueduc percé dans les entrailles des petites montagnes qui s'étendent de Naples à Pouzzoles, et traversant les plaines au moyen de grandes arcades. Cet aqueduc, à ce qu'il paraît, commençait à *Serino*, où s'embouchait la rivière du *Sabato*, dont les eaux allaient animer probablement ce vaste réservoir.

Pour donner une idée de la surprenante solidité de sa construction, nous dirons que cette *piscine* est absolument intacte; qu'elle n'a souffert aucune dégradation: et qu'en un mot, elle est aujourd'hui ce qu'elle devait être à l'époque où la flotte romaine séjournait dans le port de Misène; car l'on croit généralement que c'est à son usage qu'Agrippa la fit construire.



RESTES DU THÉÂTRE À MISÈNE.

Une digue naturelle réunit le cap Misène, connu aujourd'hui sous le nom de *Monte di Procida*, à une montagne qui lui est opposée, et sépare ainsi la mer au midi, de la prolongation de la côte de Baïe et de *Bacola*, qui vient se terminer au nord, en avant du cap, par des récifs. L'intervalle qui existe entre cette chaussée, est occupé par deux bassins fermés par une autre digue naturelle qui, rompue au milieu, a été réunie par un pont à trois arches. Les eaux de la mer affluent dans ces deux bassins par un passage très-spacieux, entre la ligne des récifs, à droite, et le mont de Misène à gauche. C'est là qu'hivernait la flotte Romaine stationnée dans la mer Tyrrhénienne sous Auguste; c'est aussi de là que partit Pline le naturaliste, lors de l'éruption du Vésuve de l'an 79, pour contempler de près l'effrayant phénomène. Virgile place au sommet de ce mont le tombeau de Misène, trompette des Troyens. Son plateau est le lieu que les triumvirs Octave et Antoine choisirent lorsqu'ils traitèrent avec Sextus Pompée pour mettre fin à la guerre qui privait Rome des secours de la Sicile. Les restes de constructions qui existent sur cet emplacement semblent avoir été la base de la tour élevée sur le mont pour y tenir un fanal. De cette hauteur la mer embrasse un immense horizon; c'est un des plus beaux sites de l'Italie; il faut convenir que M.me de Staël fut bien inspirée, lorsqu'elle le choisit pour donner l'essor à la verve de sa Corinne.

A gauche, on voit sur une colline une habitation rustique; un petit jardin planté parmi les débris de murs ruinés, des étables, des cahutes, quelques chambres et un four à l'usage des villageois ont remplacé l'ancien théâtre de Misène.

Quoique cet édifice n'ait pas de grandes dimensions, toutefois la quantité d'inscriptions et de marbres précieux que l'on y a découverts, prouvent le luxe de sa construction. Les anciens profitèrent de la colline pour y adosser le théâtre, auquel on pouvait parvenir, à ce qu'il paraît, par un souterrain creusé dans le mont du côté du port. L'entrée de cette communication correspondait avec une ouverture pratiquée à travers les rochers qui tiennent à la côte de *Baïe*, et abrégeait le chemin des personnes qui venaient par mer. Pour visiter ces ruines il faut entrer dans le grand corridor au rez-de-chaussée.

La ville de Misène était en bas du promontoire de ce nom, et en grande partie tournée vers le nord. Lorsqu'elle cessa d'appartenir au territoire cuméen elle prit le nom de ville. Elle eut des Augustales et fut une colonie romaine. Les écrivains ne s'accordent pas sur l'époque de sa dernière destruction, que *de Meo* fait remonter à l'an 845. Il paraît que le village, qui porte aujourd'hui le nom de Misène, n'était qu'un faubourg de cette ville, placé à l'entrée du port. Un sarcophage, une inscription où il est question d'un Évêque de Misène, les restes d'un grand nombre d'édifices, et les tombeaux placés à peu de distance de ces ruines, ont fourni à M.r le Chanoine de Jorio des données suffisantes pour déterminer l'emplacement de l'Évêché de Misène, et, conséquemment, celui de la ville. Ce qui porte maintenant le nom de *Mercato del sabato* (marché du samedi) ne renferme que les ruines des tombeaux de Misène.

Non loin de l'Évêché est située la *Grotte Dragonaria*. Sa construction réticulaire atteste son antiquité. L'étendue et la solidité en font un monument où se montrent encore le luxe et la magnificence des Romains. Cette grotte paraît avoir été construite pour fournir de l'eau à la ville de Misène. Ce souterrain n'étant éclairé que par un seul soupirail, ce n'est qu'à

la lueur des torches qu'on peut le parcourir sans danger. C'est le seul monument intact qui soit à Misène. Au sortir de cette grotte on voit, à gauche, des restes de bains privés, et l'ancien *Champ de Mars* que les Romains nommaient *Militum Schola*, désigné aujourd'hui sous le nom de *Miliscola*. Il n'existe plus à Misène que de faibles vestiges du séjour de Lucullus. Cependant ces lieux, quoique privés des monumens qui les décoraient autrefois, seront toujours célèbres; on ne peut les considérer sans y placer des souvenirs historiques.

LES *CENTO CAMERELLE*.

Les cent chambres, qui portent aussi le nom de *Prisons de Néron*, sont peu éloignées de la *Piscine admirable* et forment un édifice, dont on n'a pas su pendant long-tems deviner l'usage. Il faut distinguer dans cette construction trois étages différens. Le premier, formé par le souterrain, consiste en deux ordres parallèles de corridors, coupés par un troisième à angle droit. Dans les deux intersections des corridors on voit huit petites pièces très-sombres, qui ont donné origine à la dénomination de *Cento Camerelle*, par laquelle on désigne tout l'édifice, et qui lui est d'ailleurs commune avec une *Piscine* à Pouzzoles. Il paraît que ce souterrain n'était qu'un réservoir construit pour y conserver les eaux pluviales, ainsi que le prouvent sa structure, les bouches à puiser, et le grand nombre de réservoirs semblables que l'on voit dans les environs. Quelques-uns croient que ce souterrain n'était qu'une *soustraction*, n'ayant aucune communication avec l'étage supérieur, car celle que l'on y remarque aujourd'hui est moderne.

Le second étage s'élève sur ce souterrain. On se trouve à l'entrée sous un vestibule en arcades croisées, soutenues par des pilastres, dont la disposition et la ressemblance avec les casernes de la *villa Adrienne* à Tivoli, ont fait conjecturer que cet emplacement était occupé par les casernes de la maison de plaisance de Jules César; car c'est dans cet endroit que, d'après les renseignemens des anciens écrivains, devait se trouver la *villa* du Dictateur.

Enfin l'étage supérieur, placé au sommet de la colline, offre encore quelques débris de murailles; et, il n'y a pas long-tems,

l'on pouvait encore y reconnaître les restes de quelques pavés en mosaïque, dont la distribution prouvait l'existence d'un édifice, auquel les arcades croisées du vestibule servaient à la fois de fondement et à préserver le rez-de-chaussée de l'humidité inséparable de toute construction de plein-pied.

On est porté à admettre cette opinion d'autant plus volontiers qu'elle n'exclut pas les autres, d'après lesquelles ces caveaux auraient servi à recevoir le vin, les huiles et le bois, et le vestibule à y placer une garde.

Il nous reste à observer que le nom de *Prisons de Néron* a été donné probablement par le vulgaire à ces tristes souterrains, soit parce qu'ils lui retraçaient à l'imagination un lieu de peine, soit parce que l'on rattache là par instinct au nom abominable du fils d'Agrippine tout ce qui rappelle quelque grande souffrance.

VUE DE BAÏE. TEMPLE DE VÉNUS.

Baïe jouit depuis les tems les plus reculés d'une grande célébrité. On la disait fondée par Baïus, l'un des compagnons d'Ulysse. Les Romains en firent leurs délices, surtout vers la fin de la République ; et leurs écrivains en célébrèrent à l'envi la position et les plaisirs. Horace disait que Baïe était le lieu le plus agréable de toute la terre, et ces mots trouvèrent écho chez Ovide, Silius, le Stace, Martial, et enfin chez Cassiodore, qui écrivait au nom du roi Athanaric, que c'etait là le seul endroit du monde, où il fût donné à l'homme de jouir de la vie des Immortels. En effet le ciel a ici un éclat plus vif, l'air est plus doux à respirer ; la mer qui baigne le rivage de cette contrée autrefois si peuplée, abonde de toutes sortes de poissons, et la terre qui ne lui fut pas moins prodigue de ses dons, est riche de sources d'eaux salutaires, qui ont eu tant de part à la renommée et à la fortune de cette région, et qui, quoique très-négligées, ne sont pas encore taries de nos jours.

En parcourant les environs de Baïe on serait tenté de croire que les ravages du tems ne soient que l'ouvrage de l'homme, tant ils ajoutent aux beautés de la nature. Les restes gigantesques que nous voyons le long du rivage, attestent la puissance, la richesse, et l'amour des beaux-arts des peuples qui habitèrent ces lieux jadis enchantés. Il fallut faire reculer la mer à force d'immenses constructions qu'on élevait sur ses bords, le sol de Baïe n'étant pas assez considérable pour les contenir.

C'est du côté méridional que l'on apperçoit ce vaste salon, désigné généralement sous le nom de Temple de Vénus, mais que d'illustres archéologues regardent comme le *frigidarium* d'un

*

bain, qui renferme encore quelques jets d'eaux thermales. L'intérieur de cet édifice est rond, et bâti en briques. Il est ouvert du côté de la mer par une large arcade qui lui sert d'entrée principale, et au-dessus par huit grandes fenêtres à ceintres plats.

Quatre grandes niches sont situées à distances égales dans le pourtour en bas du salon, dont le diamètre est d'environ 82 pieds. La coupole est tombée en ruines; les murs étaient recouverts en stuc. Plusieurs rangées de trous suivent la ligne du bas des fenêtres; ce qui pourrait faire croire qu'il y avait une galerie intérieure, et appuierait d'ailleurs l'opinion de ceux qui reconnaissent dans cet édifice les dépendances de quelques Thermes.

L'extérieur de ce bâtiment revêtu d'un enduit réticulaire, et orné de pilastres, est octogone. Un escalier conduisait à la galerie intérieure. Plusieurs constructions, couvertes en grande partie par l'éboulement des terres, quelques chambres, et des voûtes présentent encore à l'œil exercé de l'observateur, les traces de ces formes architectoniques qui caractérisaient la construction des anciens Thermes.

En montant vers le château de Baïe, il existe encore, dans la colline, des ruines auxquelles M.r de Lalande voulut donner, l'on ne sait pas trop pourquoi, le nom de *chambres de Vénus*. On y remarque des ornemens en stuc, des arabesques, et une stalactite en figure d'arbre, qui a été formée par les eaux de l'aqueduc, dont nous avons déjà fait mention.



LE TEMPLE DE MERCURE

À BAÏE.

Le goût de la campagne et des bains caractérisa particulièrement les mœurs publiques des Romains au déclin de la République. La mode et le désir de jouir en liberté des plaisirs sensuels les faisaient affluer dans les lieux les plus renommés par leurs beautés champêtres, où ils faisaient bâtir par vanité des *villas* qui pouvaient rivaliser avec les palais les plus magnifiques des despotes de l'Orient. C'est aussi de cette époque que date la grande somptuosité des Thermes publics. On comparait ces édifices à des provinces, parce que réellement ils étaient immenses. Un nombre prodigieux d'appartemens, des portiques, des galeries, des salons y étaient annexés; des jardins, des bosquets, des terrasses, des bassins et de longues avenues en dépendaient. Les marbres les plus précieux, le granit oriental et le porphire d'Egypte y étaient prodigués; aussi ces édifices sont-ils les seuls par lesquels les Romains semblent avoir surpassé les Grecs.

Le beau ciel de Baïe, son air doux, ses sources d'eaux minérales, qui lui valurent le surnom de *liquidæ*, y attiraient les Romains les plus riches et les plus considérables, ou, comme l'on dirait aujourd'hui, toutes les *notabilités* de la grande ville. A chaque pas on rencontre sur les bords du golfe de Baïe des restes de *villas* et de Thermes, où les *tepidarii*, les *calidarii*, les *sudatorii* se trouvaient tout faits, sans qu'il y eût besoin des *hypocaustes*. Ces édifices se réunissaient d'un côté à Pouzzoles par *Bauli*, d'un autre à Misène, et formaient une ville immen-

se, qui devint le centre de tous les plaisirs. Sénèque le philosophe l'appelait *sedes luxuriae*.

Ces arcades modernes adossées à un mur antique qu'on voit presqu'au milieu du territoire de Baïe, non loin de la petite colline qui l'environne du côté de l'ouest, appartiennent à l'édifice désigné sous le nom de *Temple de Mercure*.

C'est une vaste rotonde qui a plus de cent pieds de diamètre. La voûte, à jour dans le centre, est percée par quatre fenêtres. L'accumulation des terres a élevé le sol d'environ 24 pieds; de sorte que l'édifice n'a plus aujourd'hui, relativement à sa hauteur, ses anciennes proportions. Les arcades par où l'on y entrait sont entièrement ensevelies: ce qui a mis dans la nécessité de percer un mur pour y pénétrer.

Le chev.r Heller fut le premier qui leva le plan de cet édifice, d'après lequel on put aisément se convaincre de la justesse des conjectures de quelques archéologues, qui ne voyaient dans le prétendu temple de Mercure que les restes d'anciens Thermes. Rien n'y manque en effet de tout ce qui constitue l'économie de ces sortes de constructions. Des chambres, des fourneaux, des voûtes, des conduits en briques tenant au corps de l'édifice, démontrent à coup sûr des bains publics; et la rotonde qui est sous nos yeux en était la salle la plus vaste, c'est-à-dire le *frigidarium*, où l'on se baignait en commun: elle conserve encore sa voûte elliptique, et ses *scholæ*, où s'arrêtaient, peut-être, les baigneurs qui attendaient leur tour pour entrer dans le grand bassin du milieu. Cependant le nom de *Truglio* affecté à ces ruines (nom qui est une corruption du mot *Trullo* qui signifiait dans le latin barbare *chapelle ronde*) a fait croire communément que ces décombres appartenaient à un Temple, consacré au fils de Maïa, parce que les Thermes portaient ordinairement le nom de quelque divinité, et ceux dont nous parlons pouvaient fort bien être distingués du nom de Mercure. Les

signes apparens sont absolument contraires à cet usage; mais la force d'une tradition qui remonte à un tems très-éloigné l'emporte même sur l'évidence. Quoi qu'il en soit, l'on ne saurait refuser à cet édifice les qualités qui recommandent le plus l'architecture des Romains à l'admiration de la postérité.



LE LAC LUCRIN.

Dans les tems antérieurs à l'histoire ce lac portait le nom de Cocyte. Il prit ensuite sous les Romains la dénomination de Lucrin *ab inferendo lucro;* et en effet S.t Isidor dit que la grande abondance de poissons de ce lac rapportait beaucoup au fisc pour les droits qu'il percevait sur la vente. Mais les étymologies de ce saint ressemblent souvent à celles de notre école moderne qui ne se fait pas scrupule de donner aux mots les plus simples les dérivations les plus étranges. Le lac Lucrin était anciennement enclavé dans le territoire de Cumes : situé d'abord entre *Bauli* et le Mont-Gaure, on le voit aujourd'hui entre les collines de Baïes et le *Monte-Nuovo*, et à nne petite distance du lac d'Averne. Il était autrefois renommé par la qualité de ses huîtres; aussi les écrivains les plus spirituels et les plus enjoués de l' antiquité se sont-ils plûs à exalter la saveur exquise de ces coquillages. C'est là que les voluptueux Romains passaient les nuits dans des barques, entourés de musiciens, et livrés à tous les plaisirs. Le lendemain, les feuilles de roses qui couvraient la paisible surface des eaux du lac rappelaient les jouissances bruyantes de la veille. Le Lucrin acquit une célébrité plus sérieuse et plus durable lorsqu'Agrippa, l'ayant fait d'abord communiquer à la mer, le réunit ensuite à l'Averne par une tranchée, et en forma le Port-Jules.

Il paraît, s'il faut en croire Martial et Stace, qu'il y avait dans ce lac, du côté de Baïes, un temple dédié à Vénus. C'est encore dans le voisinage du lac Lucrin que devait être située la *villa* d'Agrippine; car Tacite raconte que cette Princesse infortunée, après avoir essayé de se sauver, tantôt à la nage et tantôt

dans les bâteaux qui venaient à son secours, gagna ce lac, le traversa et parvint enfin à sa maison de campagne.

Avant l'éruption de 1538 on voyait encore à *Tripergola*, village situé là, où la mer de Baïes mêlait ses ondes à celles du Lucrin et de l'Averne, la maison de plaisance des Rois Angevins et un hôpital fondé par Charles II. Mais le 29 septembre de la même année vers 7 heures du soir la terre s'ouvre tout-à-coup, et lance de l'eau et des pierres: la mer se soulève et recule de 200 pas: un vent impétueux pousse des globes de fumée: d'horribles détonations portent l'effroi jusqu'à Naples. La quantité prodigieuse de cendres, de pierres-ponces et d'autres matières échappées du fond du gouffre, et amoncelées sur ses bords, forme en 48 heures le mont, dont la triste origine est rappelée par le nom qu'il prit de *Monte Nuovo*. Alors le Lucrin fut resserré dans des bornes plus étroites; le port-Jules changea entièrement d'aspect: un morne silence régna depuis dans les alentours, et l'on n'y vit plus que le volcan éteint qui avait englouti les habitans et s'était assis sur les ruines de *Tripergola*.



LE TEMPLE DE DIANE A BAÏES.

Des nombreux et magnifiques édifices qui formaient autrefois la grandeur de Baïes, il ne reste plus aujourd'hui que peu de ruines qui appartiennent à trois anciens thermes. On les désigne communément sous la dénomination de restes de Temples, consacrés à trois divinités différentes. Nous avons déjà dit au sujet des prétendus temples de Vénus et de Mercure quelles étaient les raisons qui avaient fait donner de préférence à ces décombres le nom de thermes. Or la construction de ces édifices étant en général dans ses parties principales sur un plan uniforme, il ne nous reste maintenant qu'à parler des restes de celui que l'on nomme *Temple de Diane*.

On voit ces ruines au nord du golfe de Baïes. La construction de l'édifice était partie en briques, partie en pierres réticulaires. Les murs sur lesquels repose la coupole sont adossés à la montagne ; ils sont ouverts par sept larges fenêtres et contiennent quatre grandes niches. Au milieu de cet édifice rond, il existe un monceau de ruines, parmi lesquelles on remarque un pilastre qui contient encore une portion de ceintre. En avant on voit une profondeur carrée qui a les apparences d'un réservoir. Cet édifice, octogone à l'extérieur et rond à l'intérieur, a une grande ressemblance avec le Temple de *Minerva Medica* à Rome ; sa coupole, dont la moitié est tombée en ruines, est d'un travail nommé par les anciens *opus testudinatum*.

La solidité de cette construction est d'autant plus étonnante, que ce n'est réellement qu'une croûte et que le diamètre de cette coupole est d'environ 91 pieds. Ainsi depuis plusieurs siècles peut-être, une simple croûte isolée, a résisté à toutes les vicissitudes, à

*

des tremblemens de terre, et couvre encore au moins 40 pieds du sol.

En voulant donner à ces ruines un nom qui fût du moins vraisemblable, on pourrait les nommer Thermes de Pison. C'est sans doute dans ces environs que la fameuse *villa* de Lucius Pison était située; la même où Néron avait l'habitude de se rendre, et où il aurait achevé son odieuse vie, si le patricien n'eût voulu garder envers les Dieux hospitaliers un respect que plus tard il expia de son sang.



LE LAC D'AGNANO.

Ce lac est peu éloigné de l'ancienne voie *Antinienne*, et de la grotte de Pouzzoles. Sa figure est presque ovale, et son circuit d'une demi-lieue. Ses eaux, légèrement émues à leur surface, produisent à peine quelques vagues qui viennent expirer sur la pelouse douce et fraîche qui l'encadre. Ici la nature est simple et tranquille, et l'uniformité de ce vaste champ n'est interrompue que par le frémissement des roseaux agités de tems en tems par le vent et par le mouvement des oiseaux aquatiques. Le vallon est cerné au loin par de hautes collines, couvertes de bois si touffus qu'à peine l'œil peut-il en apercevoir les formes. Quelques-unes d'entre elles portent encore des noms illustres, tels que l'Olibanus (dont le pied se baignait autrefois dans la mer), célèbre par ses carrières ainsi que par ses eaux minérales; les collines Leucogées qui devaient leur dénomination à leur blancheur, et dont on tirait cette terre qui entrait dans la composition de l'*alica*, la bierre des Romains; et enfin les *Astroni* qui ont naturellement la forme d'un amphithéâtre et qui renferment trois petits lacs. Les *Astroni* étaient autrefois un volcan; dès les tems des Aragonnais ils furent réservés aux chasses royales. C'est là que le roi Alphonse voulut célébrer, avec la plus grande magnificence, les fêtes du mariage d'Eléonore de Portugal sa nièce avec l'Empereur Frédéric III.

Il a été dit d'étranges choses au sujet de ce lac. Les anciens écrivains n'en ayant point fait mention, on ne l'a cru formé que pendant le XI.ème siècle, lors de l'écroulement d'une *villa* de Lucullus d'après les uns, ou d'une ville suivant les autres. Quelques-uns ont prétendu qu'il communiquait à la mer, d'autres

qu'il était si profond qu'on n'avait jamais pu en sonder le fond; et même il y en a qui ont avancé que ni les poissons ni les hommes ne pouvaient nager dans les eaux de *l'Agnano.* Quoique le Boccace, Léonard de Capoue, le Biondo, Mazzocchi, le Marquis de Attellis et plusieurs autres érudits aient consacré en général ces diverses opinions dans leurs écrits, nous les écarterons toutes pour ne dire de ce lieu que ce qui est tout-à-fait incontestable.

Sans doute ce nom *d'Agnano* n'est pas ancien; soit qu'il dérive du mot latin barbare *Anglanum*, qui signifie selon Dufresne *écouloir*, parce qu'à ce qu'il croyait, ce lac n'aurait dû sa formation qu'à l'écoulement des eaux qui s'y précipitaient du haut des montagnes voisines; soit que cet *Anglanum* n'est qu'une altération d'*Angularis*, dénomination qu'on lui aurait peut-être donnée à cause de sa forme. Cependant le lac est d'une très-grande antiquité, et il n'est que l'emplacement d'un volcan, dont l'extinction totale remonte aux tems les plus reculés. Pour être convaincu de cette vérité il suffit de comparer le volcan d'*Agnano* à ceux des Champs Phlégréens. Les montagnes qui entourent ce lac sont comme lui des productions volcaniques, et le *Monte-Secco* est la mine d'alun la plus ancienne de l'Italie. Les eaux des *Pisciarelli* ou les anciennes fontaines leucogées, les étuves de S.t Germain, la grotte du Chien et les *Astroni* ne sont que des restes de volcans.

Une allée plus élevée que la prairie conduit aux étuves dites de S.t Germain, situées à l'entrée du lac vers Naples, et où l'on vient prendre des bains secs. Cet assemblage d'anciennes masures a été construit par les Barbares pour le soulagement de l'humanité. On les appelle étuves de S.t Germain, depuis qu'un évêque de Capoue de ce nom y passa quelque tems à la fin du VI.ème siècle pour se guérir de ses infirmités.

Ces mesquines étuves ont remplacé les magnifiques thermes que

les Romains avaient élevés dans cet endroit. L'espace occupé par ces ruines est assez considérable pour juger que l'édifice devait être somptueux. Les débris d'arcades, les voûtes, les pans de mur et surtout des portions de salons ceintrés faisant corps avec la colline, où l'on voit de nombreux tuyaux en terre cuite, par où la chaleur et la vapeur devaient se répandre dans l'intérieur des thermes, enlèvent tous les doutes sur l'ancien usage de cet édifice.

A peu de distance des étuves, au pied de la colline vers le levant, on voit la grotte dite *du Chien*, à cause de l'épreuve que l'on fait subir à ce malheureux animal pour satisfaire la curiosité des observateurs. Elle est creusée dans le tuf à une très-petite profondeur, n'ayant que 9 pieds de haut, et 10 de long sur 4 de large. Pline a désigné cette grotte sous le nom de fosse *carontea*. Un épais brouillard de gaz carbonique s'élève sans cesse du fond de cette grotte à huit ou dix pouces de terre, et y demeure toujours à cause de son poids. A ce gaz viennent se mêler des vapeurs qui s'épaississent à mesure qu'elles s'approchent de la voûte d'où elles retombent ensuite goutte à goutte. On donne à cette exhalaison le nom ancien et générique de *mofette*, parce qu'elle éteint les corps en combustion et tue les animaux. On raconte que lorsque Charles VIII assista à ces expériences, il fit mettre deux ânes à la place des chiens; et Pierre de Tolède deux esclaves, qui payèrent de leur vie ces illustres curiosités.





F. Wenzel dis. — G. Gigante dis. d'après nature — Lit. Cuciniello e Bianchi

ENTRÉE DE LA GROTTE DE POUZZOLES



F. Wenzel des. G. Gigante des. d'après nature Lit. Cuciniello e Bianchi

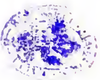
ROUTE DES BAGNOLI.

Chemin de Naples à Cumes



ILE DE NISITA.





G. Gigante dis. — Lit. Cuciniello e Bianchi

VUE DE POUZZOLLES.



Pl. 1re



dessiné d'après nature | Lemercier et Bianchi

RESTES DU TEMPLE DE JUPITER SERAPIS

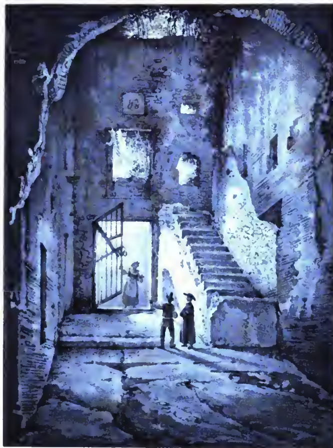
à Pouzzoles





RESTES DE LA VILLA DE CICERON À POUZZOLES





INTERIEUR DE L'AMPHITHEATRE A POUZZOLES.





LA SOLFATARA À POUZZOLES.



Pl. 1

N°9

F Wenzel des.

LE LAC D'AVERNE



B.T.

N.10



Wenzel dess.

Lithographié d'après nature

Lith. Cuciniello et Bianchi

L' ARC DE CUMES.

appelé Arco Felice



RESTES DE L'AMPHITHÉATRE DE CUMES





GROTTE DE LA SIBYLLE DE CUMES



G.Gigante dess.

Lith. Cuciniello et Bianchi

LAC DE LICOLA.

I.re P.ie

N.° 14.



F. Wenzel dess.

G. Gigante dess. d'apres nature

Lith. Cuciniello, et Bianchi

LE LAC DU FUSARO



G. Gigante dess

LA BOUCHE DU FUSARO.





F. Vernet des. G. Gigante dess. d'après nature. Lith. Cuciniello et Bianchi.

VUE DE BAULI.



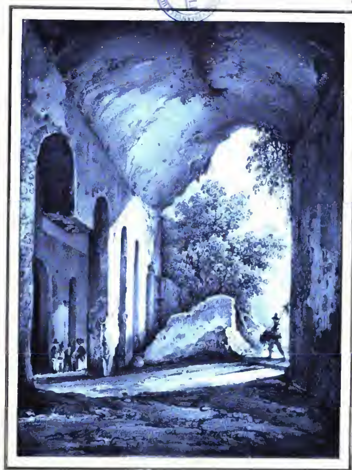
RESTES DU THÉATRE À MISENE



G. Forino dess. — G. Gigante dess. d'après nature — Lith. Cuciniello et Bianchi

LA PISCINA MIRABILE.





LE CENTO CAMERELLE.



RESTES DU TEMPLE DE MERCURE

à Baia



Lith. Cuciniello et Bianchi

VUE DE BAIES





G. Gigante dess. d'après nature — Lith. Cuciniello et Bianchi

RESTES DU TEMPLE DE DIANE À BAIES



B. I N° 25



VUE DU LAC LUCRIN

Ie Par.

N.°24

G.Gigante dis.

Lith. Cuciniello et Bianchi

LE LAC D'AGNANO



